

Introduction

La guerre, ce laboratoire langagier

Odile ROYNETTE, Gilles SIOUFFI, Agnès STEUCKARDT

« Il [l'historien] peut trouver chez le linguiste, en maintes circonstances, plus qu'un auxiliaire, plus qu'un collaborateur indépendant : un éveilleur d'idées, un entraîneur. »

Lucien FEBVRE, « Histoire et linguistique »,
Revue de synthèse historique, 1911,
t. XXIII, p. 147.

Alors que le cycle des commémorations du centenaire de la Première Guerre mondiale se déploie, un peu partout dans le monde, et en Europe tout particulièrement¹, rares sont les manifestations scientifiques qui ont pris pour objet l'impact linguistique du conflit sur les usages parlés et écrits des contemporains plongés dans la guerre. À l'origine de ce volume, et du colloque qui en forme la trame, se trouve précisément le désir d'explorer la rencontre entre un événement atypique et exceptionnel, qui bouleversa le cours de l'histoire mondiale et l'instrument central de l'échange et de la communication, la langue. Était-il possible qu'un événement d'une telle ampleur n'ait pas transformé, ou à tout le moins, modifié les ressorts du langage des individus qui le traversèrent ?

Dans le champ des études menées sur l'histoire de la langue, l'importance de la démarcation opérée par la Première Guerre mondiale pour ce qui est de la langue française avait déjà été relevée. En délimitant les deux volumes qu'ils ont coordonnés pour faire suite à l'*Histoire de la langue française* inachevée de Ferdinand Brunot autour des dates 1880-1914, d'abord, puis 1914-1945, Gérard Antoine et Robert Martin avaient conscience d'un « bornage d'apparence avant tout militaire », et qui risquait de « surprendre, voire d'inquiéter² ». Cela dit, écrivaient-ils en guise de réponse anticipée dans la préface du précédent volume, « la taille des deux conflits et leurs implications furent telles que, chaque fois, la faille

1. Pour un aperçu de l'ensemble de ces manifestations, voir le site de la Mission du Centenaire [www.centenaire.org/fr].
2. ANTOINE Gérard et MARTIN Robert (dir.), *Histoire de la langue française des origines à nos jours (1914-1945)*, Paris, CNRS Éditions, [1985] 1999, p. 9.

événementielle fut doublée d'événements sociaux, économiques, technologiques... et linguistiques incontestables³». « Le bouleversement social et la catastrophe humaine d'un grand conflit eurent des effets évidents et massifs », écrit Alain Rey⁴.

La perception de ce changement repose jusqu'à présent davantage, nous semble-t-il, sur un postulat qui privilégie la concordance avec les ruptures historiques plutôt que sur des conclusions tirées d'études rigoureuses menées par des historiens ou par des linguistes sur ces questions. D'où une série d'interrogations qui ont délimité notre objet ainsi que le champ de l'analyse. Quelles furent les principales modifications liées au conflit opérées dans la langue ou, du moins, observables après-coup, ce qui fait surgir immédiatement une autre question essentielle, celle des sources disponibles pour les chercheurs ? Si le lieu de la littérature a été, de son côté, abondamment exploré⁵, en savons-nous vraiment beaucoup sur le langage réel qui a été employé pendant la guerre, sur ce qu'il a éventuellement subi, sur ce qu'il a porté comme traces ? La conviction qu'une « expérience de langage » fut alors à l'œuvre fonde la tentative d'investigation ici proposée qui, si elle se centre sur la langue française à partir d'analyses de cas – une correspondance, un carnet intime, un dictionnaire par exemple –, ne délaisse pas, comme nous le verrons, le terrain des échanges et des transferts avec d'autres langues.

Pour s'attaquer à ce chantier, il fallait imaginer une collaboration entre historiens et linguistes et une démarche résolument interdisciplinaire qui, avec des outils, des méthodes, et des habitudes de lecture différents, se donneraient un objet véritablement commun.

La rencontre entre histoire et linguistique est cependant déclinée ici selon un mode sensiblement différent de ce qui s'est pratiqué naguère et de ce qui se pratique ailleurs. *Histoire et linguistique* : tel était le titre d'un ouvrage de Régine Robin, publié en 1973, à l'époque de l'émergence de l'analyse du discours⁶ ; l'historienne engageait sa discipline à s'approprier approches quantitatives et analyses sémantiques alors en plein essor en linguistique. Vingt-cinq ans plus tard, Jacques Guilhaumou, partie prenante de cette entreprise interdisciplinaire, dressait un bilan très mitigé sur

3. ANTOINE Gérald et MARTIN Robert (dir.), *op. cit.*, p. 3.

4. REY Alain, « Dire la guerre (1914-1918) », in REY Alain, SIOUFFI Gilles et DUVAL Frédéric, *Mille ans de langue française*, Paris, Perrin, 2007, p. 1095.

5. Voir plus particulièrement, du côté des historiens, FUSSEL Paul, *The Great War and Modern Memory*, New York-London Oxford University Press, 1975 ; SMITH Leonard V., *The Embattled Self. French Soldiers' Testimony of the Great War*, Ithaca, Cornell University Press, 2007 ; BEAUPRÉ Nicolas, *Écrire en guerre, écrire la guerre. France, Allemagne 1914-1920*, CNRS Éditions, Paris, 2006 et du même auteur « De quoi la littérature de guerre est-elle la source ? Témoignages et fictions de la Grande Guerre sous le regard de l'historien », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2011/4, n° 112, p. 41-55.

6. ROBIN Régine, *Histoire et linguistique*, Paris, Armand Colin, 1973.

le passage de l'analyse de discours « du côté de l'histoire⁷ ». Pour ce qui est de la Première Guerre mondiale, si ses archives ont suscité l'intérêt de l'analyse de discours⁸, il ne semble pas que les historiens se soient empressés de solliciter les outils et concepts de cette approche linguistique. Les rencontres scientifiques du Centenaire sur les documents écrits, qui auraient pu susciter ce type de collaboration, s'en tiennent à une approche résolument historique, comme le Workshop international « Inside World War One? Ego Documents and the First World War » (Londres, 23-25 octobre 2014), organisé par les historiens Dorothee Wierling et Richard Bessel, ou pratiquent une ouverture interdisciplinaire traditionnelle, et relativement limitée, vers la littérature. Le colloque « Écrire en guerre. Archives privées, usages publics » (Paris, 22-23 janvier 2015), organisé par des archivistes et des historiens, compte un unique invité littéraire, Philippe Lejeune. « Écrits de guerre 1914-1918 » (Bruxelles, 11 octobre 2014) alterne approches d'écrivains et de chercheurs en histoire et en littérature. Une approche spécifiquement littéraire de la guerre, sans préoccupation d'interdisciplinarité ni avec l'histoire ni avec la linguistique, est par ailleurs menée, avec les colloques « La lyre et les armes – Poètes en guerre – Péguy, Stadler, Owen » (Strasbourg, 29-31 janvier 2015), « Poésie(s) et littérature(s) combattantes de la Première Guerre mondiale (Allemagne, Belgique, France) » (Bruxelles, 4 mars 2015), « How to write the Great War? Francophone and Anglophone Poetics » (Oxford, 1^{er} et 2 mai 2015). Tout n'est pas dit cependant, sur de possibles collaborations dans l'esprit de celles qu'avait initiées Régine Robin, et le colloque « In guerra con le parole » (Gênes, 25-28 novembre 2015), dont le linguiste Stefano Vicari est un des co-organisateurs, mêle approches historiques, littéraires et linguistiques des écrits de la Première Guerre mondiale, faisant la part belle à l'analyse de discours.

Dans la recherche anglo-saxonne, linguistique et histoire ont trouvé des points de contact, non par le biais d'une exploration des archives textuelles fondée sur les méthodes et de l'analyse de discours, mais par d'autres voies. Comme souvent dans les recherches interdisciplinaires, la sociologie a été sollicitée : entre sociolinguistique et sociohistoire, le croisement est aisé. Ainsi le colloque « Languages and the First World War » (université d'Anvers & British Library, 18-20 juin 2014) a décliné les « topics » attendus

7. GUILHAUMOU Jacques, « L'analyse de discours du côté de l'histoire. Une démarche interprétative », *Langage et société*, 2007/3, n° 121-122, p. 177-187.

8. Voir AMOSSY Ruth, « Dialoguer au cœur du conflit. Lettres ouvertes franco-allemandes 1870-1914 », *Mots. Les langages du politique*, 2005, n° 76, p. 25-39 ; VICARI Stefano, « L'ethos "poilu" dans les lettres des soldats de la Grande Guerre : hétérogénéités énonciatives et stratégies discursives », *Actes du III^e Congrès mondial de linguistique française (CMLF)*, NEVEU Franck et alii (éd.), 2012, p. 681-693 et du même auteur « Vous allez dire que ma lettre n'est pas encourageante... », *Actes du IV^e Congrès mondial de linguistique française*, Neveu et alii (éd.), 2014, p. 2197-2211, accessibles sur le site [<http://shs-conferences.org>] ; HOUSIEL Sylvie, *Dire la guerre : le discours épistolaire des combattants français de 14-18*, Limoges, Lambert-Lucas, 2014.

d'une telle rencontre : les contacts de langue et la question de la traduction ; les argots et dialectes ; les politiques linguistiques⁹. On trouve là des points de convergence avec les études réunies dans le présent volume. Si, bien entendu, la nature sociale de la langue nous importe, c'est davantage la relation qu'entretiennent langue et événement qui est interrogée ici. La singularité de notre approche tient à ce que nous abordons la Première Guerre mondiale en tant qu'événement langagier et cherchons comment la langue est travaillée par l'événement historique.

Dans cette perspective, notre démarche s'était fixé plusieurs domaines d'exploration à partir desquels il nous semblait possible de rapprocher les chantiers des historiens et ceux des spécialistes des sciences du langage.

Le premier d'entre eux avait pour objet la question des appartenances territoriales et l'emboîtement des échelles qui, du local au national, et même au transnational, permettaient d'analyser les transformations susceptibles d'affecter la langue en temps de guerre.

Il s'agissait d'abord de revenir à un problème, déjà installé dans les deux champs disciplinaires : celui du lien entre les langues et les identités nationales. Cette question, débattue fort anciennement par les intellectuels européens, acquit une place primordiale à partir de la Révolution française et des redéfinitions qu'elle opéra vis-à-vis du fait national. Déjà l'historien Éric Hobsbawm avait relevé au début des années 1990 la place acquise en Europe au cours du XIX^e siècle par le critère ethnolinguistique de définition d'une nation¹⁰. L'importance acquise par ce critère et ses déclinaisons nationales avait-elle joué un rôle dans la place conquise pendant la Grande Guerre par les questions linguistiques dans le débat public ? En France par exemple, l'entrée en guerre et l'invasion du territoire national ont immédiatement provoqué une efflorescence textuelle qui, dans la presse à grand tirage tout particulièrement, s'efforçait de montrer aux lecteurs, grâce à l'évocation du vocabulaire censé être en usage par les combattants, leur pugnacité patriotique. La visée mobilisatrice de tels textes et leur engagement au service de la cause nationale furent d'abord confortés par les premiers ouvrages qui s'attachaient à relever ces faits langagiers décrits comme nouveaux, les plus connus étant *L'argot des tranchées* de Lazare Sainéan, paru dès 1915, *L'argot des poilus* de François Déchelette (1918) ou bien le premier dictionnaire publié par la maison Larousse, le *Dictionnaire des termes militaires*¹¹.

9. DECLERCQ Christophe et WALKER Julian (dir.), *Languages and First World War*, vol. 1, *Communicating in a transnational War* et vol. 2, *Representation and Memory*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2016.

10. HOBBSAWM Éric, *Nations et nationalismes depuis 1780*, Paris, Gallimard, [1990] 1992, p. 133.

11. SAINÉAN Lazare, *L'argot des tranchées d'après les lettres de Poilus et les journaux du Front*, Paris, Boccard, 1915 ; *Dictionnaire des termes militaires et de l'argot poilu*, Paris, Librairie Larousse, 1916 ; DÉCHELETTE François, *L'argot des poilus*, Paris, Jouve et Compagnie, 1918.

C'est ensuite, et par réaction à cette panacée patriotique, que les premières enquêtes menées par des savants formés aux sciences du langage, dont certains étaient aussi des intellectuels mobilisés sur le front, virent le jour. Celles d'Albert Dauzat et de Gaston Esnault figurent parmi les plus connues. Cet effort documentaire, qui n'excluait toutefois pas toute visée pittoresque, permettait-elle d'accéder vraiment aux usages? Y a-t-il eu vraiment un « parler poilu »? S'agissait-il d'un phénomène « éphémère », comme l'a écrit Gilles Roques dans l'*Histoire de la langue française*¹²? Quels sont les faits, au-delà des représentations et des stéréotypes? Quelles sont les sources qui permettent d'y accéder (dictionnaires, lexiques, articles de journaux, mais aussi chants)? Comment un certain vocabulaire né au sein du monde militaire s'est-il ensuite diffusé dans les usages civils? (on pense à *défaitisme, jusqu'au-boutiste, cagna, lance-bombe, riflette...*). Quelles sont les réactions (adhésions, résignations, résistances) que ces nouveaux usages ont pu soulever chez les combattants, et plus largement dans la population? Curieusement, après les travaux pionniers déjà cités, auxquels il faut ajouter plus récemment ceux de Rémy Cazals, Christophe Prochasson et Odile Roynette¹³, on note que les études sur toutes ces questions lexicales sont demeurées peu nombreuses. Comment une certaine « parole du peuple » s'est-elle trouvée projetée sur le devant de la scène, intrigant et fascinant certains intellectuels comme Marcel Cohen¹⁴? De telles questions, dont on trouvera la trace en plusieurs points de cet ouvrage, se posent aussi dans les pays voisins, où ce type d'enquêtes, en Allemagne pendant le conflit, au Royaume-Uni à son issue, a également été mené¹⁵.

12. ROQUES Gilles, « Les argots entre les deux guerres », in ANTOINE GÉRALD et MARTIN ROBERT (éd.), *Histoire de la langue française 1914-1945*, CNRS Éditions, 1995, p. 153.

13. CAZALS Rémy, *Les mots de 14-18*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2003; PROCHASSON Christophe, « La langue du feu. Science et expérience linguistiques pendant la Première Guerre mondiale », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 53-3, juillet-septembre 2006; ROYNETTE Odile, *Les mots des tranchées. L'invention d'une langue de guerre 1914-1919*, Paris, Armand Colin, 2010.

14. Voir sur ce point BOUTET Josiane, « Marcel Cohen, l'enquête et les faits linguistiques, de 1908 à 1928 », *Langage et société* 2009/2 (n° 128), p. 31-54, et BERGOUNIOUX Gabriel, « Marcel Cohen, de l'arabe parlé à la sociologie du langage. La question de l'argot », F. Neveu et alii (éd.), *Actes du 3^e Congrès mondial de linguistique française* (CMLF), 2012, p. 695-706, accessible sur le site [shs-conferences.org].

15. BERGMANN Karl, *Wie der Feldgrau spricht: Scherz und Ernst in der neusten Soldatensprache*, Giessen, A. Töpelmann, [1916] 1920, traduit en français sous le titre *L'argot du soldat allemand pendant la guerre*, Paris, E. Chiron; HOCHSTETTER Gustav, *Der Feldgrau Buechmann: geflügelte Kraftworte aus der Soldatensprache*, Berlin, Eysler et Co., 1916; HORN D' Paul, *Die deutsche Soldatensprache*, Giessen, J. Riddersche Verlagsbuchhandlung, 1899; MAUSSER Otto, *Deutsche Soldatensprache: ihre Aufbau und ihre Probleme*, Strasbourg, 1917; FRASER Edward et GIBBONS John, *Soldier and Sailor Words and Phrases: including Slang of the Trenches and the Air Force; British and American War-Words and service Terms and Expressions in every-day Use; Nicknames, Sobriquets, and Title of Regiments, with their Origins; the Battle-Honours of the Great War awarded to the British Army*, London, G. Routledge and Sons Ltd, 1925; BROPHY, John and PARTRIDGE, Eric, *Songs and Slang of the British Soldier 1914-1918*, London, E. Partridge, 1930.

À un deuxième niveau, historiens et linguistes ont porté leurs efforts depuis les années 1960 sur les questions de politique linguistique et de diffusion de la langue nationale. Souvent, on date de la Première Guerre mondiale le début du recul décisif des « patois », dans l'hexagone. L'historien Jean-Marie Mayeur, dans son « Panorama historique » consacré à la période 1880-1914, citait la guerre comme l'un des trois paramètres expliquant ce recul : « C'est avec l'arrivée de générations soumises à l'obligation stricte de la fréquentation scolaire, avec la guerre et le brassage qu'elle entraîna, c'est avec les moyens de communication de masse que le français s'imposa pleinement¹⁶. » Ce processus s'inscrivait en réalité dans une plus longue durée qui a fait l'objet de recherches conduites, notamment pour la période révolutionnaire, par Michel de Certeau, Dominique Julia et Jacques Revel¹⁷. Grand vecteur d'acculturation linguistique avant-guerre, le service militaire devenu universel en France au début du xx^e siècle participa à l'inculcation de l'idiome national en milieu populaire, non sans intégrer l'usage, dans certaines zones géographiques où les langues régionales étaient encore dominantes avant 1914, du bilinguisme dans les échanges quotidiens entre soldats¹⁸. En France – mais quid des autres pays européens ? – la guerre qui déstructura dès 1915 le lien entre les régiments et leur bassin de recrutement, contribua à une accélération de la diffusion du français, qui répondait à des nécessités fonctionnelles évidentes. La langue nationale comme facteur d'unité et de cohésion : il s'agit là d'une question politique autant que linguistique, mais on sait bien que la croyance en l'unité de la langue, phénomène en soi social et politique, est un facteur essentiel dans la configuration des usages. La question du nationalisme a eu des conséquences linguistiques directes, et Leo Spitzer avait dénoncé dès le conflit le phénomène¹⁹. Le poids respectif des langues, non seulement en termes symboliques, mais aussi réels a changé à l'issue du conflit. Le français, comme l'allemand et le russe, ont reculé au profit de l'anglais²⁰.

Les investigations conduites sur les pratiques orales en usage sur le front occidental de la Grande Guerre, même si elles confirment un recul des usages dialectaux, montrent aussi combien, pour des raisons idéologiques, ces usages furent sous-estimés, soient qu'ils aient été censurés par

16. ANTOINE Gérard et MARTIN Robert (dir.), *op. cit.*, p. 22.

17. CERTEAU Michel de, JULIA Dominique et REVEL Jacques, *Une politique de la langue. La Révolution française et les patois: l'enquête de Grégoire*, Paris, Gallimard, 1975.

18. ROYNETTE Odile, « Unité et diversité : le vocabulaire des combattants français de la Première Guerre mondiale sous le regard des linguistes », BOURLET Michäel, LAGADEC Yann, LE GALL ERWAN (dir.), *Petites patries dans la Grande Guerre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, p. 161-173.

19. SPITZER Leo, *Traque des mots étrangers, haine des peuples étrangers. Polémique contre le nettoyage de la langue*, traduit de l'allemand par Jean-Jacques BRIU, présenté par Agnès STEUCKARDT, préfacé par Jacques FRANÇOIS, Limoges, Éditions Lambert-Lucas, 2013. Voir aussi SPITZER Leo, *Anti-Chamberlain. Considérations d'un linguiste sur les « Essais de guerre » de H. S. Chamberlain et l'évaluation de la langue en général*, traduit de l'allemand par Jean-Jacques BRIU, présenté par Agnès STEUCKARDT, Limoges, Éditions Lambert-Lucas, 2014.

20. Cf. MEILLET Antoine, *Les langues dans l'Europe nouvelle*, Paris, Payot, 1918.

les enquêteurs, soit que les locuteurs se soient eux-mêmes autocensurés. La question se pose donc du degré de fiabilité des sources écrites censées reproduire l'oralité combattante et celle de la possibilité d'aller au-delà de la seule connaissance des systèmes de normes qui autorisent la production d'un savoir sur cette oralité. Se laisse également observer dans ces écrits ce que Sonia Branca-Rosoff, reprenant le néologisme forgé par la linguiste Eni Orlandi, nomme le « silencierment²¹ » pour évoquer cette pratique récurrente dans la correspondance des combattants, et bien connue des historiens.

Les soldats venus au front avec leur oral patois ont été confrontés à la nécessité d'un usage « véhiculaire » du français. Ce dernier était le seul idiome qu'il était envisageable d'*écrire*. Nous abordons à présent le vaste continent des écrits de combattants, sources d'investigation pour les linguistes comme pour les historiens. Au cours des années 1970 et 1980, l'inflexion donnée aux études grammaticales par la grammaire textuelle et l'analyse de discours a permis de porter un nouveau regard sur des pratiques de l'écrit peu conformes à la norme. On pense aux travaux de Sonia Branca-Rosoff et Nathalie Schneider sur la période révolutionnaire²². La Première Guerre mondiale a été le moment où soldats et familles ont parfois été amenés à écrire le français pour la première fois de façon aussi extensive. C'est sans doute le premier moment dans l'histoire du français où nous disposons d'une aussi grande quantité de textes manuscrits émanant de personnes adultes qui ont pratiqué l'écrit à des fins de correspondance privée sans en avoir l'habitude. On estime que chaque soldat mobilisé a envoyé une carte ou une lettre par jour pendant les quatre années de guerre²³, sans compter les carnets, journaux, poèmes, etc. Cet écrit ne peut qu'avoir une spécificité. Il a souvent un caractère d'urgence. Faut-il en déduire un lien particulier avec l'oralité, avec l'expérience, avec une expression de l'intime ?

On ne peut le lire aujourd'hui qu'avec des réactions subjectives fortes. À cet égard, la linguistique démontre toute sa pertinence heuristique. Avec le développement de la linguistique de corpus et des outils textométriques, on peut mener aujourd'hui une analyse quantitative qu'il était difficile de réaliser auparavant, et substituer des données chiffrées aux « intuitions », aux impressions. Avec la grande collecte d'écrits de combattants réalisés à l'occasion du centenaire de la Première Guerre mondiale, on dispose de beaucoup plus de textes, et avec la numérisation des textes, on peut mener des études précises, notamment autour de la syntaxe et de la structuration du discours. Y a-t-il une autre grammaire qui se réalise dans ces écrits ? Autre que celle

21. Voir l'article de Sonia BRANCA-ROSOFF, *infra*.

22. BRANCA-ROSOFF Sonia, « Vue d'en bas : des écrits « malhabiles » pendant la période révolutionnaire », *Langage et société*, n° 47, mars 1989, p. 9-27 et BRANCA-ROSOFF Sonia et SCHNEIDER Nathalie, *L'Écriture des citoyens. Une analyse linguistique de l'écriture des peu-lettrés pendant la période révolutionnaire*, Paris, Klincksieck, 1994.

23. TREVISAN Carine, « Lettres de guerre », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 103, 2003, p. 331-341.

qui était enseignée? La société était encore très inégalitaire, par rapport à l'écrit. C'est un français multiforme et passionnant, plus ou moins façonné par l'école, qui se déploie tout particulièrement dans les écrits « peu lettrés », qui montre une appropriation difficile de la langue académique et un poids considérable de la « belle lettre²⁴ » et de ses énoncés socialisés qui permettent de dépasser l'apparente insignifiance que l'historien, tout particulièrement, a trop longtemps accordée à ces sources. C'est ici, probablement, que se joue l'une des rencontres les plus fructueuses entre nos deux disciplines, l'histoire et la linguistique, et que l'effet de connaissance produit par cette rencontre est le plus spectaculaire.

Toutefois, beaucoup de chemin reste encore à accomplir sur le terrain des rapports entre le vocabulaire utilisé et les expériences sensibles auxquelles il se rapporte. Quels sont les liens entre ces deux réalités? Ferdinand Brunot avait consacré pendant l'entre-deux-guerres une étude pionnière au « parler des soldats » qui mettait en évidence l'émergence au sein de l'armée royale puis des armées révolutionnaires et impériales d'un riche lexique propre, selon lui, à traduire les réalités matérielles de la vie quotidienne et du combat²⁵. Ce processus s'est poursuivi au cours du XIX^e siècle. Il a abouti à la formation de strates successives de mots traduisant l'imbrication de plus en plus étroite entre le monde militaire et le monde civil. De ce point de vue, la Première Guerre mondiale s'inscrit dans la continuité de l'évolution précédente à laquelle elle apporte une contribution majeure en mettant au jour une riche néologie particulièrement attentive à l'environnement physique (les armes, les engins, les atteintes corporelles subies par les hommes), en sorte qu'à l'image des renouvellements récents apportés à l'histoire du Premier conflit mondial par l'étude des objets de guerre, l'analyse des mots employés pour les désigner, celle des métaphores sont peut-être en mesure d'apporter une contribution à l'anthropologie historique du phénomène guerrier entre 1914 et 1918.

Des précautions s'imposent néanmoins. La première concerne le difficile partage entre les différents registres qui entrent dans les usages langagiers des combattants (vocabulaire spécialisé, argot de caserne et de guerre et emprunts très nombreux à la langue orale populaire en usage parmi les civils). Il reste difficile de départager ces registres et c'est plutôt à l'étude des circulations entre eux que nous conduit le temps de la guerre. L'exemple du mot *Boche* est à cet égard particulièrement instructif puisque utilisé dans le langage familial des civils avant-guerre, il fait l'objet, dans le contexte de l'entrée en guerre et de l'invasion, d'une diffusion immédiate sur le front et

24. Voir à ce propos DAUPHIN Cécile, LEBRUN-PÉZERAT Pierrette, POUBLAN Danièle (éd.), *Ces bonnes lettres. Une correspondance familiale au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1995.

25. BRUNOT Ferdinand, *Histoire de la langue française des origines à nos jours*, tome IX, *La Révolution et l'Empire, deuxième partie, Les événements, les institutions et la langue*, Paris, Armand Colin, 1937.

d'une généralisation à l'arrière en se chargeant d'un sens péjoratif qui n'était pas nécessairement et pas partout le sien avant-guerre.

Autre difficulté : celle du rapport formé entre les mots et les choses. Dans l'écrit comme dans la pratique orale s'opère une tension entre le dit et l'éprouvé, entre le langage et l'expérience des affects qui est fonction des limites dessinées à un moment donné entre le dicible et le non-dicible. Les études historiques menées pour des conflits antérieurs, par exemple pour les guerres de la Révolution et de l'Empire, ont montré la puissance de l'auto-contention des affects, notamment de la peur, dans les écrits combattants²⁶ qui révèle, en creux, des systèmes de valeurs qui exacerbent le courage et la maîtrise de soi au détriment de l'expression de tout écart à la norme. La question se pose donc de savoir si, pendant la Première Guerre mondiale, en raison des niveaux de terreur atteints par les combattants sur les champs de bataille, et de l'importante transformation sociologique des armées devenues des armées de masse beaucoup plus ouvertes à la diversité sociale et culturelle qu'avant 1914, l'expression des affects s'est modifiée et si elle a contribué à une transformation de ces derniers. C'est aussi une contribution à la réflexion sur le rôle de la Grande Guerre dans une éventuelle transformation du régime des émotions qui est en jeu ici.

Une autre question essentielle soulevée par notre objet d'étude est celle des contacts des langues. De la même façon que celle des contacts entre les fronts, elle demeure à bien des égards un point émergent de la recherche²⁷. La Première Guerre mondiale a mis en présence, sur tous les fronts, des combattants qui ne parlaient pas la même langue et qui durent néanmoins communiquer et dialoguer. Cette question, principalement étudiée pour le front occidental, a été abordée non seulement entre combattants appartenant à la même aire culturelle mais aussi, au sein d'une armée multilingue comme l'armée française, entre soldats coloniaux et soldats d'origine métropolitaine. Comment fut posée pendant le conflit la question de l'intégration linguistique des troupes coloniales et que dit-elle du regard porté par le colonisateur sur le colonisé²⁸ ? Cette mise en contact eut-elle des effets linguistiques significatifs, notamment entre combattants appartenant au même camp ? De telles questions restent encore largement à débattre. Pourtant, l'apprentissage accéléré de langues étrangères, l'usage d'idiomes véhiculaires, l'importance de la traduction et la formation d'interprètes

26. Voir notamment PETITEAU Natalie, « Pour une anthropologie historique des guerres de l'Empire », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 30, 2005, p. 45-63.

27. Voir à ce propos FOOTITT Hilary et KELLY Michael (dir.), *Languages at War. Policies and Practices of Language Contacts in Conflict*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2012, p. 47-57.

28. Voir VAN DEN AVENNE Cécile, « Bambara et français-tirailleur. Une analyse de la politique linguistique de l'armée coloniale française : la Grande Guerre et après », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, 35, 2005, p. 123-150 et du même auteur « Le petit manuel français-bambara à l'époque coloniale, entre description et appropriation pratique », *Canadian Journal of African Studies/Journal canadien des études africaines*, volume 46, issue 2, 2012, p. 251-270.

compétents ont rapidement été des problématiques très concrètes pendant le conflit.

Une des sources principales, pour l'historien comme pour le linguiste, reste les manuels de conversation et les dictionnaires mis à la disposition des soldats mais aussi des civils pour dépasser les obstacles de langue et faciliter la compréhension réciproque. L'interprétation et la traduction dans le contexte d'une guerre mondialisée, sont en effet devenues pendant le conflit des enjeux cruciaux. Ces matériaux textuels, mais aussi les archives administratives qui ont gardé la trace des échanges entre le pouvoir occupant et les autorités civiles dans un certain nombre de pays occupés, peuvent permettre de mieux comprendre la manière dont l'occupant, confronté de manière directe et quotidienne à l'usage d'une langue, percevait son rôle et les éventuelles limites qui devaient borner son rapport à l'occupé. L'analyse récente d'un manuel de conversation à l'usage du soldat allemand dû à F. Sulzberger pendant la deuxième moitié du conflit a par exemple révélé l'intériorisation chez son auteur de normes humanitaires à l'égard des prisonniers ou des blessés ennemis qui n'étaient probablement pas partagé au même titre par la grande masse des troupes d'occupation en Belgique et en France²⁹. Nous verrons dans ce volume le prolongement de ces questionnements.

Aller au-delà d'une histoire qui utiliserait la langue comme source pour atteindre la guerre et, à l'inverse, dépasser l'objectif des linguistes soucieux d'approcher, à travers la guerre, ceux qui parlaient et qui écrivaient : telle est l'ambition des contributions ici réunies. Nous les avons rassemblées en quatre parties.

La première, intitulée « Langues nationales, identités et contacts de langues », rassemble des communications explorant les avant-postes idéologiques relatifs au conflit, notamment le lien entre nationalismes et représentations des langues, ainsi que les situations de contact créées pendant la guerre entre locuteurs parlant une langue différente.

Nous avons choisi à ce titre d'ouvrir le volume avec la synthèse de Jean-Jacques Briu autour de la manière dont France et Allemagne se représentaient leurs langues dans les décennies qui ont précédé le conflit. Dans l'un et l'autre cas, on observe des faits de « patriotisme linguistique », de défense de la langue nationale. Mais il y a selon l'auteur une profonde dissymétrie. En France, le français est majoritairement perçu comme « langue de la République », une langue nationale *établie* pour les Français, tandis que côté allemand on cherche à établir l'unité et la personnalité de la nation par la langue. Spécialiste du contexte allemand, Jean-Jacques Briu nous retrace l'histoire de ce paradigme, depuis ses sources romantiques jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.

29. HEIMBURGER FRANZISKA et HORNE John (dir.), *Si vous mentez vous serez fusillé. Manuel de conversation à l'usage du soldat allemand*, Paris, Vendémiaire, 2013.

Certes, l'Espagne n'a pas mobilisé de troupes après 1914, et a souvent été considérée, parfois de façon abusive, comme un pays « neutre », mais ce que montre Juan García-Bascuñana, c'est que le conflit n'a pas été sans répercussions sur les représentations de la langue française en Espagne et sur son enseignement, domaine dont il est spécialiste. Partagés entre francophilie et germanophilie (l'allemand étant souvent vu comme langue de la science et de la philosophie), les auteurs hésitent quant à l'attitude à adopter et tardent à prendre la mesure du bouleversement qui est en train de se produire.

Si l'on descend à présent à l'échelle nationale et régionale et que l'on se penche, comme le propose l'historien Yann Lagadec, sur les évolutions respectives du français et du breton dans les usages parlés et écrits pendant le conflit, plusieurs constats importants, confirmés par d'autres études publiées dans ce volume, s'imposent. D'une part celui du bilinguisme, pratiqué dans l'entre-soi de la tranchée ou du camp, au sein d'unités dont le recrutement était encore majoritairement local et régional jusqu'au début de l'année 1915. Le breton y était la langue des conversations ordinaires, concurrencé par le français, parlé comme une langue presque étrangère, mais dont l'emploi fut valorisé par l'armée qui en fit, comme le montre aussi l'exemple de journaux de tranchées tels que *Grenadia, organe du 41^e en campagne*, un instrument favorable à la cohésion interne et au moral des troupes.

Dans les écrits ordinaires, en revanche, la situation s'inverse et le breton, quasi totalement exclu de la correspondance des combattants des milieux populaires, est utilisé par quelques intellectuels-soldats, reproduisant en cela, pour une part, les lignes de partage du milieu bretonnant d'avant-guerre, marqué par le conservatisme politique et l'opposition à la République. À travers le « prisme breton », les enjeux identitaires liés à la langue ont par conséquent été révélés par un conflit qui a reconfiguré le rapport au français, affirmé sa place et déplacé celle du breton vers un militantisme élitiste largement déconnecté des aspirations majoritaires.

Dans sa contribution, la linguiste Cécile van den Avenne se penche sur une autre situation de côtoiement linguistique que la Première Guerre mondiale ne créa pas, mais à laquelle elle donna une ampleur exceptionnelle. Elle pose en effet la question des langues employées par les tirailleurs sénégalais envoyés faire la guerre en Europe. Le recours à la « force noire », propre, au début du conflit, à l'armée française et qui sera employé dans la propagande allemande comme un signe de sa « perversité³⁰ », aboutit à l'élaboration d'outils chargés de faciliter l'échange et la compréhension réciproques. L'auteure montre que, s'il n'y eut pas de politique linguistique planifiée dans ces régiments aboutissant à la formation d'officiers-inter-

30. La célèbre « honte noire ». Voir à ce propos LE NAOUR Jean-Yves, *La honte noire. L'Allemagne et les troupes coloniales françaises 1914-1945*, Paris, Hachette, 2004.

prêtes comme dans les troupes nord-africaines, les cadres majoritairement français, dont certains apprirent des bribes de bambara, utilisèrent surtout le français-tirailleur, diffusé à partir de 1917 dans de petits manuels et encouragèrent l'apprentissage du français au motif de la pluralité linguistique propre aux unités de tirailleurs, des unités multilingues. Elle souligne ainsi la dissymétrie des expériences linguistiques du temps de guerre avec l'absence de traces significatives dans la langue française alors que, pour les tirailleurs au contraire, le conflit fut une expérience linguistique décisive qui accéléra l'usage du français comme langue de la promotion sociale alors liée à l'acceptation de l'ordre colonial.

C'est aussi, dans une certaine mesure, à une reconfiguration du rapport entre les langues employées par les différents belligérants que l'on assiste entre 1914 et 1918. À partir de l'exemple du département de l'Aisne occupé dès le début du conflit par l'armée allemande, l'historien Philippe Salson examine les formes revêtues par les échanges entre les civils et l'armée d'occupation. Il montre comment s'organise, à l'échelle des communes placées sous administration allemande, le recrutement d'interprètes qui parlent allemand par les commandants locaux mais aussi par les municipalités afin de faciliter la communication et, partant, la gestion des contraintes considérables liées à l'entretien d'une armée en territoire ennemi. Tout ceci s'opère dans une grande improvisation qui laisse la place, dans les échanges quotidiens, à l'élaboration d'un idiome véhiculaire, un mélange de mots français et allemands qui facilite une compréhension réciproque minimale. Chacun, et tout particulièrement les civils, comprend vite l'intérêt de maîtriser la langue de l'ennemi, qui apparaît ainsi comme un outil de négociation susceptible, bien souvent, de désamorcer la conflictualité latente dans les rapports occupants-occupés.

Celle-ci était-elle aussi sensible de l'autre côté du front occidental de la Grande Guerre, entre membres de la coalition alliée, et plus particulièrement entre Français et Britanniques luttant côte à côte depuis 1914? L'intérêt de la comparaison, qui a fait l'objet de l'analyse de Franziska Heimburger, nous incite à déplorer l'absence de sa communication au sein du recueil final d'articles ici regroupés³¹. Dans le cadre d'une occupation que l'on peut qualifier de « bienveillante », la rudesse des rapports interpersonnels est, bien entendu, largement atténuée. Mais l'impréparation, elle, est aussi importante, quelle que soit la culture d'interprétariat sensiblement différente adoptée dans les deux armées avant-guerre. Alors que l'armée française s'était orientée vers une professionnalisation précoce au cours du XIX^e siècle, aboutissant à l'organisation d'un corps spécialisé d'interprètes, l'armée britannique avait privilégié la qualification linguistique des cadres existants. Quoi qu'il en soit, ces structures s'avèrent dès l'entrée en

31. Elle était intitulée: « "Schoolboy French", "Tommy French" et d'autres modes de communication – L'armée britannique et les civils dans le nord de la France pendant la Première Guerre mondiale. »

guerre inadaptées face à l'ampleur des besoins et l'improvisation, basée sur la construction d'un *sabir*, comparable dans sa forme avec la situation observée de l'autre côté du front, tient lieu de lexique des échanges quotidiens entre Français, civils comme soldats, et combattants britanniques. Nonobstant ces différences, le contexte guerrier apparaît donc ici comme un moment favorable à la découverte réciproque de la langue de l'autre et au désir, conditionné par l'intérêt de chacun bien compris, de mieux le comprendre.

À l'occasion des commémorations de la guerre, ce sont toutes sortes de nouvelles sources qui sont apparues, notamment privées, appelées parfois par l'institution (la grande collecte lancée par la mission³²), parfois constituées par des équipes de chercheurs. C'est ainsi que, après quelques travaux pionniers évoqués au début de cette présentation, nous sommes désormais en mesure de mener des investigations plus méthodiques, fondées sur un plus grand nombre de textes, et s'aidant de techniques plus sophistiquées, sur l'écriture des poilus et de leurs familles pendant la guerre. C'est le propos de cette deuxième section que de s'intéresser aux « Langues et pratiques de l'écrit en temps de guerre ».

La redécouverte de correspondances familiales oubliées, portées par la commémoration du Centenaire, s'inscrit dans un mouvement de la recherche vers les approches anthropologiques et microhistoriques, avec, par exemple, *Correspondances conjugales 1914-1918*³³ ou *Femmes sur le pied de guerre*³⁴. C'est à d'autres corpus qu'invitent à s'intéresser les trois articles portant sur les correspondances peu-lettrées.

Sonia Branca souligne d'abord la difficulté d'exploiter ces archives. Difficiles à comprendre du fait de leur orthographe et de leur syntaxe, elles apparaissent au premier abord bien convenues, par l'usage qu'elles font de formules épistolaires stéréotypées. Les soldats s'ingéniant, pour rassurer leurs proches, à dissimuler la réalité de leur expérience, craignant la censure, il faut aller fouiller au cœur de ces textes pour y trouver les informations qu'ils nous révèlent sur l'expérience de la guerre chez les soldats du rang. S'appuyant sur les lettres réunies dans le projet « Corpus 14 », ainsi que sur la correspondance de la famille Mauvinier, déposée à l'Historial de Péronne, elle en retient une expression précoce du découragement, mais surtout la fonction d'intégration de la lettre dans le réseau familial et social du village qu'ils ont quitté.

32. [centenaire.org/fr/la-grande-collecte].

33. VIDAL-NAQUET Clémentine (éd.), *Correspondances conjugales 1914-1918. Dans l'intimité de la Grande Guerre*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 2014.

34. ALLORANT Pierre, RESAL Jacques (éds), *Femmes sur le pied de guerre. Chronique d'une famille bourgeoise 1914-1918*, Lille, Presses du Septentrion, 2014.

Pourtant, la médiation de l'écrit induit une rupture profonde dans la communication avec les proches : ce n'est pas dans la langue de la maison, « le patois », qu'on s'exprime dans ces correspondances familiales, mais avec la langue de l'école, qui a été celle de l'apprentissage de l'écrit. S'appuyant sur le traitement informatique du premier corpus de correspondances peu-lettrés, Corpus 14, Agnès Steuckardt, Jean-Michel Géa et Stéphanie Fonvielle établissent la très faible présence statistique du dialecte dans les lettres peu-lettrées du Languedoc, confirmant l'enquête menée sur un fonds de lettres bretonnes par Yann Lagadec (voir *supra*). De brèves formules dans les espaces interstitiels, de discrets calques syntaxiques, quelques rares emprunts : ce sont en fait surtout les noms propres, de lieu et de personne, qui résistent au laminage de la langue commune. Appellatifs et sobriquets (*Janou, Joseppou, Pierril, Piarrilh; la menude* [« la menue, la petite »], *le petit bardelle* [« le petit âne »]...), abondamment présents dans ces textes, laissent passer dans le cours de la lettre un écho de la langue que l'on parle au pays.

Carita Klippi, de son côté, s'est concentrée sur la correspondance d'un seul individu, Gaston B., né en 1890 et mort en 1964, un poilu qu'on pourrait qualifier de « peu-lettré », issu d'un milieu social modeste du cœur du bassin minier du Pas-de-Calais. Ce qui intéresse ici l'auteure, c'est comment l'apprenti écrivain, confronté à une langue qui est certes sa langue maternelle, mais qu'il n'a pas suffisamment appris à maîtriser à l'écrit, se forge ce qu'elle nomme un « idiolecte », autrement dit une manière personnelle, spécifique d'écrire. Cet idiolecte, ou ce répertoire linguistique particulier, est notamment décelable dans l'usage fait des circonstants (écrasante proportion de *car* par rapport à *parce que*, par exemple), et à sa gestion de la phrase complexe en général. Ce caractère singulier amène Carita Klippi à poser quelques questions essentielles relatives à la place du spécifique dans les évolutions massives et de longue durée de la langue. La Première guerre aurait-elle été un de ces moments d'émergence du spécifique ?

Les mots, on l'a dit, ont été les premiers repères dans la perception du changement linguistique lié à la guerre. La troisième partie de ce volume, « Créations lexicales et néologie en temps de guerre », réunit donc des contributions s'étant penché sur l'enregistrement par les dictionnaires de ce qui est parfois signalé comme des « néologismes » datables du conflit. Souvent, on l'a vu, de par l'effet de rupture qu'a provoqué la guerre, et de par ses spécificités matérielles et culturelles, des mots ont été rapportés au contexte direct du conflit. Mais on sait que la notion de néologisme est fragile. Ces mots ont-ils réellement connu leur première apparition à cette époque ? De quel type de mots s'agit-il ? Peut-on faire quelques généralités ?

Les dictionnaires de langue, eux-mêmes inscrits dans l'histoire, donnent une perception assez différente des néologismes de la Grande Guerre,

suisant que l'on consulte ceux de l'immédiat après-guerre ou ceux qu'une centaine d'années sépare de l'événement.

Patricia Kottelat a dépouillé le *Larousse universel* de 1922. On y trouve, comme attendu, les néologismes de forme correspondant à des réalités inédites, comme *gazer*, *obusite*, *ypérite*, *ypérite*, qui nomment le trauma des formes nouvelles de la guerre; les mots des coloniaux *barda*, *bled*, *cagna*, *guitoune*, *turco* sont bien représentés parmi les emprunts. Pour certains, comme *barda*, *cagna*, l'origine étrangère n'est pas signalée, pas plus que celle des dialectalismes *toto* (Argonne), *zigouiller* (Sud-Est): ils paraissent directement intégrés dans la langue commune. La lecture en plein texte du dictionnaire révèle une lecture idéologique de la Grande Guerre conforme à l'esprit du temps: valorisation du rôle des états-majors, quasi-absence des poilus, germanophobie marquée.

Qu'en est-il dans les dictionnaires du *xxi^e* siècle? Jean-François Sablayrolles a, quant à lui, examiné tous les mots qui, dans le Petit Robert électronique de 2010, sont rapportés (par leur rubrique «Étymologie») à une date comprise entre 1914 et 1918. Contrairement à l'idée selon laquelle la guerre aurait été une période de forte néologie, il conclut pour sa part au nombre relativement restreint de ces mots comparé à ceux des années environnantes. Menée sur la nomenclature du Petit Robert, une première évaluation, quantitative, révèle l'importance, dans ce dictionnaire, du vocabulaire spécialisé: si les néologismes conservés paraissent, relativement aux périodes antérieures et ultérieures, assez peu nombreux, c'est parce que les domaines spécialisés, comme la psychanalyse, sont moins productifs pendant la période. Une analyse sémantique des néologismes enregistrés montre la présence, attendue, du vocabulaire militaire ou directement relié à la guerre et révèle la sur-représentation des mots relevant du «non conventionnel». L'auteur souligne en tout cas qu'un point aveugle de son étude est l'absence des mots ayant circulé sans être repris par la suite par les nomenclatures, en raison peut-être de leur obsolescence. La plupart du temps, un dictionnaire n'enregistre que ce qui survit, et c'est ce qui rend les enquêtes textuelles indispensables.

Les dictionnaires ne laissent voir les mots nouveaux qu'à travers les choix du rédacteur. Il est indispensable, pour avoir une idée de ce que fut réellement la néologie de la Grande Guerre, de compléter l'enquête lexicographique par une exploration lexicale des corpus d'époque. Telle est l'entreprise de Christophe Gérard et Charlotte Lacoste. Ces deux chercheurs ont réuni des textes relevant de trois genres textuels différents: le roman, la lettre, le journal de guerre, et, en s'appuyant d'une part sur l'utilisation d'outils logiciels, d'autre part sur la confrontation des textes avec les dictionnaires d'avant-guerre (Littré et Larousse 1905) ont dégagé les néologismes présents dans leur corpus. S'il recèle un grand nombre de créations isolées, particulièrement dans les textes romanesques, le corpus

présente aussi des termes partagés, dont on peut, par extrapolation, estimer qu'ils représentent les néologismes de la Grande Guerre : par la méthode mise en œuvre, les auteurs mettent en évidence la diffusion de *poilu* et de *Boche*, mais aussi, à un degré moindre, de *cagna*, *crapouillot*, *embusqué*, *pinard*. Ils soulignent en revanche la rareté, voire l'absence dans le corpus de mots jugés ordinairement emblématiques de la Grande Guerre, tels que *Grosse Bertha*, *kommandantur*, *masque à gaz*, ou *der des der*. Ils confirment par là une méfiance, exprimée dès l'événement même, à l'égard de l'existence d'une « langue poilue ».

La Grande Guerre fut un extraordinaire laboratoire d'écriture sous toutes ses formes, et c'est à la création littéraire mais aussi à l'écriture journalistique que la quatrième et dernière partie est consacrée.

Les ruptures induites dans l'écriture romanesque par l'expérience de la guerre sont bien connues : le genre poétique a-t-il été affecté au même degré ? Engagé volontaire, blessé et trépané en 1916, Guillaume Apollinaire, auquel Clémence Jacquot consacre sa contribution, cherche à saisir « l'esprit nouveau des poètes », dans une conférence prononcée le 26 novembre 1917. Un ressort essentiel de cette nouveauté est, selon lui, l'ouverture de la poésie à tous les champs de l'expérience : pourquoi, se demande-t-il, « à une époque de téléphone, de télégraphie sans fil et d'aviation », le poète ne jouirait-il pas d'une liberté au moins égale à celle du journaliste ? « L'esprit nouveau est celui du temps même où nous vivons » : cette formule, restée célèbre, vaut aussi pour la création poétique. Car c'est peut-être aussi au cœur de la syntaxe que s'invente cette modernité : comme le montre Clémence Jacquot, les créations apollinariennes du temps de la Grande Guerre construisent des équilibres nouveaux entre une présence plus marquée des subordonnants et les structurations visuelles que dessinent les *Calligrammes*.

Un autre poète-soldat, Jacques Vaché, mort en 1919 à 23 ans d'une overdose d'opium, a laissé une production littéraire beaucoup plus mince. La maîtrise de l'anglais permet à ce mobilisé peu enthousiaste de remplir les fonctions d'interprète. Thomas Guillemain analyse sa correspondance avec sa famille et ses amis, parmi lesquels André Breton. Il y trouve aspiration rimbaldienne aux expéditions lointaines, humour (réinventé *umour*) inspiré de la pataphysique jarrienne, désinvolture à l'égard de l'autorité militaire. Tout aussi irrespectueux du père de la poésie moderne, Jacques Vaché reprend à Apollinaire le projet de modernité et déclare sa propre ambition de faire souffler sur la poésie, par des « collisions flamboyantes de mots rares », un « vrai esprit nouveau ». Pour André Breton, qui publie en 1919 les *Lettres de guerre* qu'il a reçues de lui, Jacques Vaché est un pionnier et une icône du surréalisme.

Enfin, Julien Sorez s'attelle à la question de l'écriture journalistique pendant le conflit. Il aborde un aspect du problème, méconnu des historiens

qui ont été pourtant nombreux à travailler sur la presse en temps de guerre, grâce à une approche centrée sur le vocabulaire. L'angle adopté par l'historien consiste à suivre la pénétration – immédiate – de la métaphore sportive dans la presse sportive parisienne puis dans les journaux de tranchées et la construction de l'analogie entre le champ lexical des activités sportives et guerrières à visée mobilisatrice. Il suit l'évolution de cette représentation, largement déréalisante du conflit et résumée par la célèbre expression du « Grand Match », inventée par Henri Desgranges dans *L'Auto* du 3 août 1914, puis son remplacement, à partir de 1916 dans le sillage de la bataille de Verdun, par des images qui valorisent davantage dans le sport (comme dans la guerre) l'endurance et les capacités défensives. Cette mutation d'un imaginaire dont la dimension euphémistique, elle, se maintient pendant tout le conflit et au-delà, pendant l'entre-deux-guerres, témoigne d'une affirmation de la dimension patriotique du sport que l'écriture journalistique a alors largement modelée.

En marge des investigations scientifiques et de l'esprit d'une « commémoration », nous souhaitons également associer à cette rencontre autour de « La Première guerre et la langue » des créateurs. Quoi de mieux que la langue, en effet, pour unir des époques entre elles – la langue objet d'héritage et de transmission, lieu de contraintes et de réinventions. De fait, un siècle après, la Première guerre continue de nourrir l'inspiration des artistes, et son langage d'intéresser, dans une perspective créatrice. Il nous semblait notamment important de savoir comment procédaient des praticiens du langage d'aujourd'hui lorsqu'ils avaient à faire parler des personnages de l'époque du conflit, quelles sources ils utilisaient, comment ils envisageaient, malgré la distance du désormais « siècle », d'entrer en interaction avec leur lecteur, ce qu'ils avaient retenu de cette « expérience de langage » qu'aura donc aussi été le conflit. Faut-il rester absolument fidèle à ce que l'on sait du langage de l'époque ? Faut-il adapter, moderniser, choisir ce qui est resté parlant en éliminant ce qui nous paraît obsolète, ou, tout simplement, ce dont le sens s'est perdu ? Faut-il faire jouer sa subjectivité, son intuition ? Et jusqu'à quel point ? Au détriment de la vérité historique ? Quel rapport peut-on faire entre les *sources* et les *témoignages* ? Que retenir en priorité : les mots, l'argot ? Des faits phonétiques à reconstituer ? Une syntaxe violente (à inventer ?) ? Ces questions se posent pour le romancier, naturellement, mais aussi pour le scénariste – plus généralement dans toutes les démarches impliquant le langage, comme, singulièrement depuis quelques décennies, la bande dessinée. Lors du colloque, nous avons donc organisé une table-ronde, à laquelle ont accepté de participer deux écrivains, Pierre Bergounioux et Hédi Kaddour, et l'auteur de bande dessinée Kris. Nous les remercions donc ici, même si nous ne conservons pas de trace écrite de ces deux heures de rencontre au cours desquelles ils ont, chacun à

partir de leur expérience singulière, parlé de leur travail, échangé entre eux et avec le public de façon spontanée autour de leurs choix, de leurs goûts, de leurs dégoûts – en bref de ce qui a motivé l’image finale qu’ils ont donnée de la langue dans leur travail.

Dans l’œuvre de Pierre Bergounioux, la guerre est présente essentiellement dans *Ce pas et le suivant* (Gallimard, 1985) et *La maison rose* (1987). Réagissant d’abord aux communications écoutées, il remarquait que, de temps immémoriaux, la guerre est chantée par l’aède, qui ne nous laisse rien ignorer des humeurs d’Achille, mais ne connaît les Mirmidons qu’au pluriel collectif : bien longtemps, ce sont les seuls généraux et capitaines qu’ont chantés et qui ont chanté les récits épiques. La Grande Guerre, dont le poilu est devenu héros, dont tout un chacun, aussi peu lettré soit-il, s’est fait le récitant, dont la langue est devenue peuple, marquait selon lui un indéniable tournant. Ce moment précède de peu une révolution littéraire qui a conduit à abdiquer la royauté hautaine du narrateur et rétrocéder la conduite du récit aux acteurs.

De son côté, le romancier Hédi Kaddour, auteur de *Waltenberg* (Gallimard, 2005), a souligné la richesse mais aussi la difficulté pour le romancier de se situer par rapport à la production romanesque des anciens combattants-écrivains de la Première Guerre mondiale. Pour préparer *Waltenberg*, il avait lu, bien entendu, Barbusse, Céline, Paulhan, Genevoix, des lettres de poilus, mais aussi des auteurs anglais et allemands, l’australien Frederic Manning, etc. Évoquant l’importance d’un roman comme *Le Feu* d’Henri Barbusse qui, selon lui, a été l’un des premiers à introduire une forme d’oralité dans le récit, il a insisté sur la tentation du romancier à « trop en faire », à utiliser trop d’artifices langagiers qui aboutissent à un excès de transcription au plus près de l’oral et au défi que représente toujours pour l’écrivain la tentative de retrouver la langue des contemporains de la guerre. Pour lui, l’essentiel est de trouver une « clé » de langage, qui, à la manière d’une clé de musique, définisse le langage général du texte, le principal problème restant la continuité entre la voix des personnages (qu’il fait bien plus parler que Pierre Bergounioux) et la voix principale.

La bande-dessinée a, depuis Tardi, investi la matière de 14, et il était attendu qu’un de ses représentants vînt parler du contenu des bulles. L’arrivée pourtant, sous les lambris de la Sorbonne, d’un jeune homme à casquette, bouc et boucle d’oreille n’a pas été sans susciter quelque émotion dans l’assistance. Kris, auteur de la série *Notre Mère la Guerre*, interrogé sur sa façon de faire parler les personnages, résume en une formule son principe : « je ne cherche pas à être exact, mais juste ». Nul besoin, selon lui, pour que ses textes sonnent juste, de surcharger ses dialogues de mots puisés dans un dictionnaire d’argot des poilus : un *v’la* ici, un *que dalle* là, et le ton est donné. Même, il préfère un style dépouillé, dont la sobriété permettra au lecteur d’aujourd’hui d’entrer de plain-pied dans l’univers

langagier du poilu. Selon lui, en effet, le français de l'époque de la Première Guerre mondiale possède une capacité lyrique exceptionnelle qu'il s'agit d'utiliser au mieux. Il n'a pas hésité à innover dans ce qu'il estime être son prolongement.

Mais ces quelques lignes ne sauraient résumer la vivacité et l'abondance des échanges qui ont eu lieu autour de ces objets qu'on sent chargés d'émotion. Lyrisme? Absurde? Grottesque? Tragédie? Trivial? Silence? Monstruosité? Chez tous, on sent une fascination pour cet étonnant mélange que nous a légué la guerre, chacun voyant sa vie rivée à ces « tâches négatives » qu'évoquait Pierre Bergounioux.

Au total, l'idée de ce colloque – et du volume qui en est l'aboutissement – était qu'ait lieu, que se concrétise, ce dialogue entre historiens et linguistes que nous sommes un certain nombre à appeler de nos vœux. La langue n'est pas un chapitre qu'on puisse isoler aisément dans une recherche historique sur la Première Guerre mondiale; relevant de l'histoire sociale, elle en traverse plusieurs strates, qu'on peut situer du côté du politique, du culturel, de la vie quotidienne, de l'intime, des arts et des lettres. Étant partout, il peut advenir qu'elle ne soit traitée, en elle-même et pour elle-même, nulle part, comme c'est le cas, par exemple, dans la somme impressionnante réunie par Jay Winter³⁵. Pour le linguiste, même sensible à la dimension diachronique, il peut être tentant d'envisager la Grande Guerre comme un bloc; la nécessité d'une distinction entre différents moments de la Première Guerre mondiale ne s'impose pas d'emblée – celui, par exemple, des débuts de la mobilisation, où les soldats d'une même région sont réunis dans le même régiment et peuvent y pratiquer leur dialecte, et le temps des recompositions, qui, incorporant les survivants à de nouvelles unités, les contraint davantage à recourir à la langue commune.

Dans les contributions ici présentées, des historiens se sont donné des objets linguistiques (le discours sur les dialectes, les témoignages du contact linguistique avec l'ennemi, la métaphore du sport dans la presse), des linguistes ont posé le cadre énonciatif historique comme une clef interprétative de leurs analyses sociolinguistiques et textuelles. Regarder la langue sous le feu, ses mots, ses textes, ses discours est un projet partagé auquel ils nous convient dans cet ouvrage.

35. WINTER Jay, (dir.), *The Cambridge History of the First World War*, Cambridge, Cambridge University Press et Paris, Fayard, 2013 et 2014.